

ARMAGEDDON TIME

Armageddon ?

- En 609 av. J.-C., le roi [Josias](#) du « royaume du Sud » (le [royaume de Juda](#)) est vaincu et tué sur la colline fortifiée de [Megiddo](#) (Har Megiddo) par le [pharaon Nékaou II](#). Cette défaite, alors que le Dieu des défenseurs de Megiddo était censé les protéger, est ressentie comme une catastrophe, et c'est en son souvenir que le terme « **Armageddon** » est ensuite employé pour qualifier une destruction totale.
- 8 Films, 3 Artistes, 3 Livres, 6 Albums, 3 Chansons

<https://www.youtube.com/watch?v=3dO8y8P0v40&t=48s>. Bande Annonce

- Critique de Télérama
- Interview de James Gray. (début : 11mn)
 - <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/on-aura-tout-vu/on-aura-tout-vu-du-samedi-12-novembre-2022-4210482>

- Paul, Chronique d'une adolescence
 - élève insouciant et quelque peu turbulent, se rêvant artiste.
 - passionné par les fusées, moins par les études,
 - cadre familial sourd à ses velléités artistiques, souhaitant plutôt le voir mener de grandes études et ainsi s'inscrire dans une pure tradition de success-story américaine.
- Le début d'une lente crise à rebours pour l'adolescent, peu à peu confronté à la destruction du cocon familial alors que la société américaine est sur le point de basculer dans une nouvelle ère conservatrice.

- Paul et son copain noir : une véritable amitié
 - Vécue dans l'indifférence des institutions scolaires et sociales des États-Unis.
 - Qui affiche l'échec d'une société incapable d'émanciper ses citoyens et de les extraire de la misère dans laquelle ils grandissent.
 - Qui montre que la porte à la délinquance juvénile semble déjà toute tracée ; en dépit du désir de justice de Paul, son ami s'y enfonce inexorablement.

- La grande force du film tient dans **son remarquable équilibre à faire coexister l'infiniment intime et l'universel**. Le parcours de Paul a beau n'appartenir qu'à lui (et par extension à celui du cinéaste qui fait revivre une partie de ses souvenirs), chacun pourra se reconnaître dans ce récit d'apprentissage où il n'est finalement question que de construction de soi face à différents événements de la vie (la mort d'un proche, la sévérité d'un parent ou le changement d'école...) dans un environnement social et familial pas toujours juste, voire toxique.



- La démarche a d'autant plus de force qu'elle raconte aussi quelque chose de l'Amérique d'aujourd'hui, ou plutôt comment **les maux de l'Amérique actuelle ont été entérinés à une certaine époque**. Les scènes prenant place dans l'école privée sont à ce titre assez sidérantes. Basées sur l'expérience réellement vécue par Gray au même âge, certaines séquences se déroulent dans l'établissement scolaire où siègent plusieurs membres de la famille Trump (dont Fred, père de Donald) au Conseil d'Administration de l'époque. Discours prônant la méritocratie, racisme latent des élèves, **l'ombre d'une Amérique qui creuse l'écart social et racial entre ses citoyens est bien présent**. Le fait d'appréhender ces thématiques par le regard d'un enfant subissant lui-même les tourments d'un monde personnel en pleine mutation donne au long métrage un sentiment de justesse particulièrement déchirante.



- En se penchant sur son passé, **James Gray** touche donc en plein cœur et signe une tragédie de l'intime bouleversante sur la perte de l'innocence, à laquelle la photo mordorée et toute en contraste de [Darius Khondji](#) offre un merveilleux écrin. **Un film à l'élégance folle qui, sans en avoir l'air, parvient à traduire les petits riens qui nous construisent autant qu'il propose un discours d'une terrible acuité sur l'état de la société américaine.**

Télérama

- New York, début des années 1980. L'amitié déchirante de deux garçons unis contre l'autorité : la propre enfance de James Gray, traversée par l'injustice.
- Jusque-là, le monde de l'enfance et de l'adolescence semblait étranger au cinéma de James Gray. Le réalisateur américain l'avait juste esquissé, à travers les traits inoubliables d'Edward Furlong, mais c'était dans le cadre d'un film noir, son tout premier, *Little Odessa*. L'autobiographie y était encore masquée. Elle s'offre cette fois à visage découvert, *Armageddon Time* s'inspirant pour une large part de la préadolescence du cinéaste, au début des années 1980, dans le Queens, quartier excentré de New York. Paul Graff, son alter ego, est un garçon turbulent et rêveur, qui aime dessiner. Le jour de sa rentrée scolaire, il est puni à cause d'un dessin insolent. Un autre élève, Johnny, aussitôt séduit, renchérit. Contrer l'ordre et l'autorité est le ciment de cette amitié naissante.
- Johnny est noir et pauvre, livré à lui-même, vivant seul chez sa grand-mère frappée d'Alzheimer. Pas d'apitoiement pourtant : l'action est d'abord rapide, d'une vitalité presque magique, née de la complicité immédiate entre les deux garçons. Paul et Johnny font ensemble les quatre cents coups. Comme dans le film de François Truffaut, qui a fortement marqué Gray et auquel il rend un hommage explicite, à travers une séquence où le vol de la machine à écrire est astucieusement remplacé par celui d'un ordinateur... Sans filles à l'horizon ici, ni émois amoureux, c'est une amitié exclusive, à la vie, à la mort, qui est décrite. Les deux partagent une passion commune pour la musique et les fusées, s'échangent des autocollants de la mission Apollo. La rue, synonyme de fugue et de liberté, est leur territoire.

- **Quelque chose de cruel et de profondément injuste**
- À la maison, le foyer familial est source de chaleur comme de conflits. Paul est un fils aimé, mais ce soutien affectif s'accompagne de souffrance. Entre tablées avec grands-parents, grands-oncles et tantes, et échanges plus intimes, Gray brosse le tableau sensible d'une famille juive ashkénaze, d'où émergent trois portraits plus détaillés. Celui de la mère, protectrice mais frustrée, mélancolique, envieuse de la réussite des autres. Celui du père, peu avenant, colérique, mais rendu soudain attachant à travers des confidences marquantes. Et puis, il y a le grand-père (Anthony Hopkins), figure centrale, attentive, drôle et courageuse. Un rêve de *mensch*, qui parle yiddish, veille sur son petit-fils et le conseille, raconte des histoires, éclaire l'histoire familiale, en remontant jusqu'aux pogroms, en Ukraine, au début du XX^e siècle.
- Le passé ravive ici des souvenirs en même temps qu'un sentiment de manque. Dans cette recherche du temps perdu, les vivants ont parfois des allures de fantômes élégants, les tons ocre et rouges terre de Sienna font penser à un automne éternel. L'utilisation sagace du morceau-phare de *Clash*, *Armageddon Time*, mélodie rugueuse de rock et reggae mêlés, qui revient plusieurs fois, agit comme un écho. La chanson stigmatise l'exclusion sociale (*Beaucoup de gens n'auront pas de souper ce soir/Beaucoup de gens n'obtiendront pas de justice ce soir*) en même temps qu'elle alerte sur la menace du chaos. On est, dans le film, à la veille d'un basculement politique. La famille Trump (déjà !) fait des siennes à la tête de l'école privée que Paul est obligé de rejoindre, après ses écarts dans le public. Et Ronald Reagan est sur le point d'être élu président des États-Unis.
- Dans l'amitié entre Paul et Johnny, quelque chose de cruel et de profondément injuste s'esquisse aussi, qui n'est pas sans rappeler certaines pages de Charles Dickens, auteur de l'enfance pauvre et maltraitée. Poignant, pathétique même, *Armageddon Time* l'est, mais dans une tradition du mélodrame où le réalisme se teinte d'un peu de merveilleux. C'est en romantique déchiré et déchirant que James Gray a filmé le monde enfui de sa jeunesse.